V

LA MORT DE DÉMOCRITE DANS LE *DE RERVM NATVRA* : QUELQUES REMARQUES SUR LE CATALOGUE DES MORTS ILLUSTRES

par Sabine LUCIANI
Maître de Conférences à l'Université Paul Valéry-Montpellier III

SOMMAIRE. — *Cette étude porte sur la référence au* ***suicide*** *de* ***Démocrite*** *dans le* **De rerum natura**. *Dans le catalogue des morts illustres (III, 1024-1052),* ***Lucrèce*** *mentionne le nom de Démocrite juste avant celui d'****Épicure****. Il rend ainsi hommage au fondateur de l'atomisme et reconnaît implicitement la dette philosophique d'Épicure. Cependant, la thématique de la* mors uoluntaria *contribue à nuancer l'****éloge*** *de Démocrite, dans la mesure où les épicuriens avaient sur la question du suicide un jugement fort réservé. C'est pourquoi, même si la figure de Démocrite est particulièrement valorisée par le style du passage, elle est éclipsée par celle d'Épicure, dont l'existence lumineuse offre un parfait exemple de sagesse.*

EPITOME. — *The following study is considering* ***Democritus' suicide*** *in* **De rerum natura**. *In his list of great dead men (III, 1024-1052), Lucretius is mentioning Democritus' name just before the one of* ***Epicurus***. *He is therefore paying a tribute to the founder of atomism and implicitly admits the philosophical debt of Epicurus towards him. However, the* **mors uoluntaria** *theme is contributing to fade Democritus' praise, as Epicurians had a severe judgement concerning suicide. That is the reason why, even if Democritus' figure is particularly enhanced by the style Lucretius is using, it is put in the shade by Epicurus, whose life offers a perfect example of wisdom.*

Le nom de Démocrite apparaît à 3 reprises dans le *De rerum natura* de Lucrèce : on en relève 2 occurrences dans le livre III (v. 371 et 1039) et 1 occurrence dans le livre V (v. 622) [1]. Ce nombre ne semble guère élevé. Pourtant, il faut se garder d'en tirer toute conclusion hâtive car le nom d'Épicure, maître éminemment révéré par Lucrèce et auquel il adresse les plus brillants éloges [2], n'apparaît qu'une seule fois (III, 1042) [3], et précisé-

1. Les indications statistiques fournies dans cet article proviennent de l'ouvrage de S. GOVAERTS, *Lucrèce*, De rerum natura, Index uerborum, C.I.P.L., Liège, 1986.

2. Cf. I, 62-79 ; III, 1-30 ; V, 1-54.

3. S. GOVAERTS (*op. cit.*) signale, en émettant des réserves, la possibilité d'une autre occurrence (*De rerum natura*, II, 42). Mais celle-ci est fort douteuse car elle fait partie d'un passage très corrompu, comme l'indique A. ERNOUT dans son édition du *De rerum natura* (Paris, 1966). Le terme *epicuri* qui apparaît dans certains manuscrits est difficilement justifiable et la restauration « *et ecum ui* » proposée par C. BAILEY (Oxford, 1947), suivi par J. KANY-TURPIN (LUCRÈCE, *De la nature*, Paris, Aubier, 1993, note 5, p. 485), correspond beaucoup mieux au sens du texte.

ment juste après celui de Démocrite. Les autres philosophes cités par Lucrèce sont exclusivement des présocratiques, à savoir Héraclite (I, 638), Empédocle (I, 716) et Anaxagore (I, 830 et 876). Par conséquent, non seulement Démocrite est le philosophe de la nature le plus fréquemment cité par Lucrèce, mais, d'un point de vue chronologique, il est aussi le plus proche d'Épicure. Cela ne signifie pas pour autant que ce « pôle référentiel » [4] de la pensée lucrétienne soit positif, car le disciple d'Épicure cite les prédécesseurs de son maître dans une intention avant tout polémique. De plus, si le nom d'Épicure n'apparaît pas aussi souvent qu'on aurait pu l'attendre, il est avantageusement remplacé par une désignation reconnaissable, traduisant la déférence et l'enthousiasme (III, 9-13). Par conséquent, la fréquence ou la rareté des occurrences ne sont pas en elles-mêmes significatives. En revanche, la présence conjointe d'Épicure et de Démocrite dans le catalogue des morts illustres (III, 1024-1052) et le caractère élogieux des vers correspondants suggèrent de la part de Lucrèce une admiration certaine pour le fondateur de l'atomisme.

Pourtant, les deux autres références lucrétiennes à Démocrite, bien qu'elles soient introduites par une même formule laudative (cf. III, 371 et V, 622 : *Democriti quod sancta uiri sententia ponit*), comportent une indéniable valeur polémique : au début de livre III, Lucrèce a en effet réfuté la conception démocritéenne de l'âme de manière à souligner l'inachèvement du système atomiste (cf. III, 370-395) [5]. De même, au livre V, il présentera une hypothèse astronomique de Démocrite (cf. V 621-628) pour l'associer ensuite, en vertu de la théorie épicurienne des hypothèses multiples [6], à une autre explication (cf. V 637-642) [7], de sorte que la parole du grand physicien sera quelque peu discréditée. Le contraste apparent entre l'hommage rendu à Démocrite à la fin du livre III et les critiques exprimées dans les développements de psychologie et d'astronomie traduit l'ambivalence qui caractérise l'attitude de Lucrèce à l'égard de Démocrite. De ce point de vue, les études récentes qui ont été consacrées au philosophe d'Abdère ont bien mis en évidence le statut particulier dont il jouissait au sein du *De rerum natura* [8]. P.-M. Morel, évoquant « la présence cachée » de Démocrite, a notamment démontré que la physique et l'éthique démo-

4. Nous reprenons cette expression fort heureuse à A. Novara, *Démocrite dans le* De Architectura *de Vitruve*, dans *Helmantica*, 50, 151-153, décembre 1999, p. 587-610 (cit. p. 588).

5. Pour une analyse détaillée de ce passage, voir P. Boyancé, *Lucrèce et l'épicurisme*, Paris, 1963, p. 159-160 ; P.-M. Morel, *Démocrite et la recherche des causes*, Paris, 1996, p. 206 ; J. Salem, *Démocrite. Grains de poussière dans un rayon de soleil*, Paris, 1996, p. 195-196 et notre étude *Lucrèce et la psychologie démocritéenne*, dans *Vita Latina*, 167, décembre 2002, p. 22-36.

6. Cf. Épicure, *Lettre à Pythoclès*, § 85-86. Sur la mise en œuvre de la théorie des hypothèses multiples chez Lucrèce, voir J. Bayet, *Études lucrétiennes*, dans *Mélanges de littérature latine*, Rome, 1967, p. 45 sq.

7. Pour une analyse de ce passage, voir P. Boyancé, *Lucrèce et l'épicurisme*, *op. cit.*, p. 225 sq. et notre étude *Présence de Démocrite dans l'astronomie lucrétienne*, dans *Euphrosyne*, 31, 2003, p. 83-98. Sur l'astronomie épicurienne, voir B. Bakhouche, *Les textes latins d'astronomie, un maillon dans la chaîne du savoir*, Paris, 1996, p. 309-312.

8. Cf. M. L. Silvestre, *Democrito e Epicuro : il senso di una polemica*, Napoli, 1986 ; P.-M. Morel, *Démocrite et la recherche des causes*, *op. cit.* ; J. Salem, *Démocrite. Grains de poussière dans un rayon de lumière*, *op. cit.*

critéennes subsistaient en filigrane dans les vers lucrétiens [9]. Cependant, ces travaux visent d'abord à reconstituer la spécificité de l'enseignement démocritéen à partir des différents témoignages conservés et cette perspective a conduit les auteurs à privilégier les passages susceptibles de fournir quelque information sur la doctrine atomiste au détriment de ceux qui concernent la place attribuée à Démocrite dans la culture latine. Aussi l'aspect polémique des références lucrétiennes à l'éthique et à l'astronomie atomistes a-t-il particulièrement retenu l'attention des chercheurs, tandis que le caractère paradoxal de l'hommage contenu dans la liste des grands défunts est passé relativement inaperçu [10]. C'est pourquoi l'objectif de cette étude sera d'en mesurer la valeur et la fonction au sein du livre III afin de déterminer, au-delà des aspects strictement polémiques, quel jugement porta Lucrèce sur le grand Démocrite.

Les vers en question suscitent plusieurs interrogations qui détermineront les axes de notre réflexion :

- L'ordre chronologique suffit-il à justifier le fait que le nom de Démocrite apparaisse entre celui d'Homère et celui d'Épicure ?
- Pourquoi l'épicurien Lucrèce choisit-il d'évoquer la question du suicide par l'intermédiaire de Démocrite ?
- Comment le poète articule-t-il la mort de ce dernier et celle de son maître, Épicure ?

Démocrite entre Homère et Épicure

Lucrèce reprend dans le catalogue des morts illustres un thème traditionnel dans la littérature moraliste de l'Antiquité [11] pour souligner le caractère inévitable de la mort. On sait que ces vers, qui suivent la prosopopée de la Nature (III, 931-964) et l'interprétation lucrétienne des mythes infernaux (III, 978-1023), ne remontent probablement pas à Épicure, et la composition des diatribes éthiques par lesquelles s'achève le livre III est généralement attribuée au génie de Lucrèce [12]. La présence de Démocrite y revêt par conséquent un intérêt tout particulier et il convient de déterminer la place qui lui est attribuée. Comme l'a remarqué C. Bailey [13], les grands hommes cités par Lucrèce, dans cette parade héroïque inspirée d'Homère et d'Ennius [14],

9. P.-M. Morel, *op. cit.*, p. 281-291.

10. M. L. Silvestre fait une brève allusion à ce passage (*op. cit.*, p. 186). P.-M. Morel note en passant que cette référence au suicide de Démocrite constitue une trace de l'éthique démocritéenne (*op. cit.*, p. 289). J. Salem (*op. cit.*) ne cite pas cette occurrence.

11. Cf. C. Bailey, *Comm. ad loc.*, p. 1166 et G. B. Conte, *Il trionfo della morte e la galleria dei grandi trapassati in Lucrezio III, 1024-1053*, dans *S.I.F.C.*, 37, 1965, p. 114-132.

12. Cf. D. Sedley, *Lucretius and the Transformation of Greek Wisdom*, Cambridge, 1998, p. 134 sq. L'auteur, qui considère pourtant que les quinze premiers livres du traité *Sur la nature* constituent la seule source du *De rerum natura* en matière de physique, attribue néanmoins au génie de Lucrèce les diatribes éthiques du livre III ainsi que les prologues, les manifestes poétiques (I, 921-950 et IV, 1-25) et le passage sur la Grande Mère (II, 600-660).

13. Cf. C. Bailey, *Comm. ad loc.*, p. 1166 sq.

14. Le vers 1025 est une imitation d'Ennius (*Ann.* III, fragm. 1, Skutsch = 149, Vahlen). On trouve déjà chez Homère cette injonction à accepter la mort comme un sort que les héros subissent eux aussi, cf. *Il.* XXI, 106 sq.

sont d'abord des hommes d'action, rois et généraux, comme Ancus, Xerxès et Scipion (v. 1025-1035), et ensuite des « intellectuels », poètes et philosophes, à savoir Homère, Démocrite et Épicure (v. 1036-1044) :

> *Adde repertores doctrinarum atque leporum,*
> *adde Heliconiadum comites quorum unus Homerus,*
> *sceptra potitus eadem aliis sopitu' quietest.*
> *Denique Democritum postquam matura uetustas*
> *admonuit memores motus languescere mentis,*
> *sponte sua leto caput obuius optulit ipse.*
> *Ipse Epicurus obit decurso lumine uitae,*
> *qui genus humanum ingenio superauit, et omnis*
> *restinxit stellas exortus ut aetherius sol.* (III, 1036-1044)
> « Ajoute les inventeurs des sciences et des arts,
> les compagnons des Muses, Homère, unique entre tous,
> qui malgré sa royauté s'endormit comme les autres.
> Démocrite enfin, averti par une vieillesse mûre
> que les mouvements de son âme défaillaient,
> vint au devant de la mort pour lui offrir sa tête.
> Épicure acheva le cours lumineux de sa vie,
> lui dont le génie domina tout le genre humain
> et toutes les gloires offusqua comme le Soleil
> éteint les étoiles à son lever dans les airs » [15].

Cependant, quoi qu'en dise C. Bailey [16], les choix opérés par Lucrèce ne laissent pas de surprendre. Le catalogue semble en effet s'achever avec Démocrite (cf. *denique*, v. 1039), ce qui serait pour le moins étonnant. Mais Lucrèce ajoute encore le nom d'Épicure, *supra summum adiectio* qui lui permet de souligner à la fois la primauté et le caractère extraordinaire de son maître. Même si le poète ne cite jamais, hormis dans ce passage, le nom d'Épicure, sa présence dans une liste de personnages historiques était inévitable et il ne manque pas de lui rendre les honneurs qui lui sont dus en comparant l'éclat de son génie à celui du Soleil levant. Tout semble conforme à l'orthodoxie. Pourtant, bien que la liste respecte l'ordre chronologique, le poète latin fait preuve d'une grande audace en rapprochant à la fois Homère et Démocrite de son maître révéré. On connaît le jugement négatif qu'Épicure portait sur la poésie homérique : il la comparait aux Sirènes, auxquelles il faut à tout prix résister en se bouchant les oreilles, à l'instar des compagnons d'Ulysse [17]. Le philosophe grec jugeait la poésie d'Homère pernicieuse parce qu'elle éloigne de la vérité par ses mythes mensongers et qu'elle dépeint les passions humaines de manière attrayante. Et, en fidèle disciple, Lucrèce a souligné dans les vers consacrés à la déesse Cybèle les mensonges véhiculés par les récits des anciens poètes grecs [18]. Pourtant la présence d'Homère, auquel est décernée en un vers

15. Traduction J. Kany-Turpin, *op. cit.*
16. Cf. *Comm. ad loc.*, p. 1166. C. Bailey considère comme « naturel » le choix de Démocrite et d'Épicure.
17. Cf. Plut. 163 Us. et 229 Us.
18. Cf. II, 600 et 645.

empreint de dignité et de grandeur [19] la royauté poétique (III, 1038), dénote de la part de Lucrèce une sorte de volonté d'affirmer, malgré tout son respect pour Épicure, l'autonomie de son jugement.

La présence conjointe de Démocrite invite à une interprétation du même type [20]. Nous savons en effet qu'Épicure s'affirmait comme un autodidacte et reniait toute influence [21], alors que les Anciens [22] voyaient déjà en Démocrite le maître d'Épicure et reprochaient à ce dernier d'avoir plagié la philosophie de l'Abdéritain. À cette dépréciation d'Épicure s'ajoutait en outre le reproche d'ingratitude puisque ce dernier, après s'être approprié la doctrine des atomes, aurait refusé de reconnaître sa dette envers son grand prédécesseur [23]. Compte tenu de ce contexte polémique, l'hommage rendu à Démocrite est loin d'être anodin et traduit une prise de position. On peut certes objecter que Lucrèce, pour démontrer l'universalité de la mort, place au service de son argumentation la gloire éclatante et incontestée de ces deux figures de la tradition. Son choix serait en premier lieu dicté par un souci d'ordre pédagogique. Pourtant, il est impossible qu'il n'ait pas eu conscience du caractère ambigu d'une telle association. C'est pourquoi on peut légitimement penser que, mettant à profit les nécessités de la démonstration, il reconnaît à travers ce catalogue non seulement le génie d'Homère, mais aussi celui de Démocrite. Il suffira d'ajouter qu'ils sont tous deux annoncés par la périphrase : *repertores doctrinarum atque leporum* (III, 1036). Ce n'est assurément pas un hasard si, passant du général au particulier, Lucrèce choisit Homère pour symboliser la création des arts et Démocrite celle des sciences. Il semble bien que Lucrèce ait résolu de régler discrètement la dette d'Épicure envers le grand philosophe atomiste.

La réhabilitation opérée dans ces vers doit par ailleurs être mise en relation avec les fréquentes références à Démocrite qui apparaissent dans les extraits de Philodème [24]. Ce dernier faisait grand cas de Démocrite,

19. Cf. G. B. Conte, *Il trionfo della morte e la galleria dei grandi trapassati in Lucrezio III, 1024-1053*, art. cit., p. 126 sq.

20. L. Robin avait déjà souligné (*Commentaire exégétique et critique*, Paris, 1925-1928) la divergence d'opinion entre Lucrèce et son maître à propos de Démocrite. Faisant remarquer (*Comm. ad loc.*, p. 170-171) que Démocrite est placé juste avant Épicure dans le catalogue, il avait noté : « Lucrèce a plus de reconnaissance que son maître ».

21. Cf. Diogène Laërce, X, 13. Nous nous référons ici à la très concise mise au point de G. Rodis-Lewis, dans *Épicure et son école*, Paris, 1975, p. 37-39.

22. Cf. Cicéron, *De natura deorum*, I, 26, 73 ; I, 43, 120 ; *De finibus*, I, 6, 17-21 ; Plutarque, *Contre Colotès*, 3, 1108 E ; Diogène Laërce, *Vies*, X, 2.

23. Cf. D. L. X, 4 : τὰ δέ Δημοκρίτου περὶ τῶν ἀτόμων... ὡς ἴδια λέγειν (texte établi par A. Laks, *Edition commentée de la vie d'Épicure dans Diogène Laërce X, 1-34*, dans *Etudes sur l'épicurisme antique*, *Cahier de philologie*, Centre de recherche philologique de l'université de Lille III, 1, 1976). L'accusation est attribuée à Posidonius, Nicolas de Damas, Sotion et Denys d'Halicarnasse. Mais, comme le montrent les autres allégations mentionnées par D. L., cette accusation relève d'une tradition hostile et calomnieuse. Cf. Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, traduction française sous la direction de M.- O. Goulet-Cazé (traduction J.-F. Balaudé pour le livre X), Paris, 1999, p. 1240, note 5.

24. Cf. M. L. Silvestre, *Democritea. I documenti da Epicuro ad Aezio*, Rome, 1990, p. 55-61. Le nom de Démocrite apparaît avec faveur dans plusieurs traités de Philodème : *De adulatione* (*PHerc.* 1457, col 10, 4-12 = D.-K. 68 B 153), *De ira* (col. 28, 17 = D.-K. 68 B 143), *De morte* (XXIX, 27 ; XXX, 1 ; XXXIX, 9 = D.-K. 68 B 1 a), *De musica* (IV, col. 150, 29-39 = D.-K. 68 B 144), *De pietate* (*PHerc.* 1428, fr. 16, 2-11

puisque dans son ouvrage *Sur la musique* [25], il le qualifie de φυσιολογώτατος [26], le plus éminent naturaliste. L'extrait comporte même une double louange, Philodème rendant d'abord hommage à Démocrite en tant que physicien et insistant ensuite sur sa prééminence en tant que chercheur en général. C'est pourquoi il est clair que le fidèle disciple de Zénon, en reconnaissant à Démocrite un indubitable ascendant sur les épicuriens, témoigne d'une rupture avec l'attitude polémique adoptée par Épicure. Le jugement élogieux de Philodème suggère par conséquent une évolution au sein de l'école épicurienne et permet de justifier la position attribuée au philosophe atomiste dans le catalogue des grands trépassés.

Cependant, au regard des extraits de Philodème dont nous disposons, Lucrèce semble avoir été plus réservé dans la formulation de son hommage. Sensible au rôle attribué à Démocrite dans la polémique anti-épicurienne, le philosophe latin se plaît à la fois à réfuter certains points de la doctrine atomiste et à valoriser en Démocrite la figure du sage : si Philodème cherchait en celui-ci un garant, lui permettant de renforcer la position épicurienne au sein de la discussion philosophique, Lucrèce croyait devoir insister sur l'originalité d'Épicure. Par conséquent, son éventuel respect pour Démocrite ne pouvait entrer ouvertement en conflit avec sa vénération pour le fondateur de l'épicurisme [27], telle qu'elle apparaît en particulier dans le prologue du livre III. Par rapport à la revendication épicurienne d'originalité, l'éloge décerné au prédécesseur d'Épicure conserve donc un caractère indéniablement paradoxal, auquel contribue également la thématique philosophiquement connotée du suicide.

Le suicide de Démocrite

Démocrite se distingue des autres personnages historiques par le type de mort qui lui est attribué (III, 1041). Lucrèce insiste en effet sur le suicide du philosophe (cf. *sua sponte* au début du v. 1041 et *ipse* à la fin du même vers). Or la version du suicide n'est pas confirmée par toutes nos

= D.-K. 68 A 75). De plus, quelques fragments très brefs, et de ce fait peu explicites, constituent un indice des fréquentes références à Démocrite : *De libertate dicendi* (fr. 20, 5-10 = D.-K. 68 A 34) ; *Aduersus Sophistas* (fr. d 4, 1-6 Sb [= fr. 59 éd. Angeli *dans Agli Amici di scuola*, Naples, 1988] ; fr. 1(3), 14-19 Sb [= col. II Angeli] ; fr. x, 8-12 Sb [= fr. 116 Angeli] ; *PHerc.* 1788, fr. 1 ; *PHerc.* 327, fr. 1, 3 et 5).

25. Cf. *De musica*, IV, col. 150, 29-39 [= D.-K. 68 B 144].

26. « Le meilleur spécialiste de la nature parmi les Anciens ». Sur le contexte de ce passage et son interprétation, cf. A. J. Neubecker (*Philodemus, über die Musik IV. Buch*, Bibliopolis, Napoli, 1986, p. 203), J. Hammerstaedt (*Nochmals zu Demokrit (VS 68 B 144)*, dans *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 121, 1998, p. 26, note 14), et D. Delattre et P.-M. Morel (*Une lecture nouvelle du fr. B. 144 D.-K. de Démocrite*, *ibidem*, p. 22, note 13).

27. Sur la fidélité des disciples envers l'autorité fondatrice dans les écoles philosophiques hellénistiques, voir D. N. Sedley, *Philosophical Allegiance in the Greco-Roman World*, dans *Philosophia Togata I, Essays on Philosophy and Roman Society*, M. Griffin et J. Barnes (éd.), Oxford, 1989, p. 97-119. L'auteur précise que l'une des particularités de l'école épicurienne était justement la cohésion autour de la figure et des écrits du maître. L'aspect systématique de son enseignement ne laissait en effet à ses successeurs que d'occasionnels sujets de désaccords liés à l'interprétation des textes canoniques. La discussion sur le statut de la rhétorique (cf. *De rhetorica*, II, *PHerc.* 1674 et 1672) chez Philodème constitue un exemple de controverse au sein de l'école. Mais elle ne remet nullement en cause la révérence des disciples envers les textes fondateurs, car chacun des deux camps était persuadé d'être fidèle à Épicure.

sources et Diogène Laërce, se fondant sur le témoignage d'Hermippe, se contente d'indiquer que Démocrite retarda le moment de son trépas en humant des petits pains chauds [28]. De son côté, Athénée rapporte que le philosophe d'Abdère prit lui-même la décision de mettre fin à ses jours en raison de sa vieillesse et se priva pour ce faire de nourriture quotidienne [29]. Il précise que le vieillard retarda l'instant de sa mort grâce à l'odeur du miel [30]. Nous ne disposons d'aucun élément pour vérifier de telles anecdotes, qui constituent probablement une amplification de la thèse démocritéenne en vertu de laquelle vie et mort sont liées au cycle respiratoire [31]. En ce qui concerne le problème du suicide par inanition, il n'est pas impossible que les deux versions remontent en fait à une seule, Diogène Laërce n'assimilant pas à un suicide ce jeûne volontaire destiné à abréger une existence parvenue à son terme. Mais il apparaît que, parmi les différentes traditions, Lucrèce privilégie celle de la mort volontaire [32] et qu'il s'abstient de mentionner les circonstances du décès, soit qu'il ait ignoré ces anecdotes romancées, soit - ce qui est plus probable - qu'il ait préféré les passer sous silence.

Ce choix peut comporter plusieurs explications complémentaires :

- Tout d'abord, la légende rapportant que Démocrite s'était maintenu en vie grâce aux effluves de nourriture n'aurait guère convenu à la perspective historique adoptée dans ce passage. Il est vrai que les épicuriens, à l'instar des atomistes [33], expliquent l'olfaction par un flux d'atomes émanant de l'intimité des choses [34]. Lucrèce souligne toutefois le caractère volatil des odeurs, qui s'éparpillent souvent avant d'avoir atteint nos sens [35]. Il est fort probable que cette anecdote n'ait pas satisfait son esprit scientifique, d'autant que la respiration ne semble pas jouer dans la psychologie épicurienne un rôle fondamental. Selon Épicure, les atomes

28. Cf. D.-K. 68 A 1 [= D. L., *Vies*, IX, 43].

29. Cf. D.-K. 68 A 29 [= Athénée, *Deipnosophistes* II 46e]. La version du suicide par inanition figure également chez (un pseudo ?) Lucien. Cf. D.-K. 68 A 6 [= *Macrob.* 18].

30. Cette version est confirmée par *l'Anonyme de Londres*, qui rejoint cependant le témoignage de Diogène au sujet des petits pains. Cf. D.-K. 68 A 28 [= *Anonyme de Londres* 37, 34].

31. Cf. P.-M. Morel, *Démocrite et la recherche des causes*, *op. cit.*, p. 146-147 et J. Salem, *Démocrite. Grains de poussière dans un rayon de lumière*, *op. cit.*, p. 204-205. Sur la théorie de la respiration chez Démocrite, voir Aristote, *De la respiration*, 4, 471b30 [= D.-K. 68 A 106] et *De l'âme* I, 2, 404a [= 67 A 28] : « Les atomes sphériques s'identifient à l'âme, parce que les formes de cette espèce sont éminemment propres à traverser tous les milieux et à mouvoir le reste, étant elles-mêmes en mouvement ; on suppose en effet que c'est l'âme qui donne le mouvement aux animaux. Aussi la respiration est-elle regardée comme le critère de la vie. En effet, le milieu ambiant contracte les corps et tend à en expulser celles des figures qui communiquent le mouvement aux animaux parce qu'elles ne demeurent elles-mêmes jamais en repos : un renfort est apporté à ces figures par d'autres de même espèce qui pénètrent de l'extérieur par la respiration. Celles-ci en effet empêchent l'élimination des figures déjà présentes à l'intérieur des animaux en résistant à la contraction et à la condensation : les animaux restent en vie aussi longtemps qu'ils peuvent accomplir cette fonction » (traduction E. Barbotin, Paris, 1989).

32. On ne peut cependant exclure, du moins à notre connaissance, l'hypothèse selon laquelle il aurait ignoré la version privilégiant la mort naturelle de l'Abdéritain.

33. Cf. D.-K. 68 A 135 [= Théophraste, *De sensibus*, 82].

34. Cf. *De rerum natura*, IV, 673-705.

35. Cf. IV, 692-3 : *Errabundus enim tarde uenit ac perit ante, / paulatim facilis distractus in aeris auras...*

psychiques sont pour ainsi dire protégés par l'enveloppe corporelle [36]. Lucrèce précise que la *quarta natura*, qui est à l'origine des mouvements sensitifs et constitue « l'âme de l'âme », est profondément enfouie au plus intime du corps [37]. Son insistance sur la complexité du composé psychique montre que la vie ne saurait se réduire à un équilibre entre les atomes qui pénètrent dans le corps et ceux qui en sortent au moyen de la respiration [38]. De même, Lucrèce n'explique pas la mort par une interruption de la respiration. Celle-ci se produit quand le corps est trop agité ou trop faible pour contenir l'âme [39] : au moment de la mort, celle-ci non seulement s'enfuit dans le dernier souffle, mais s'éparpille à travers tous les pores du corps (cf. III, 255 : *per caulas corporis omnis*). On comprend donc que Lucrèce se soit gardé de mentionner une anecdote suspecte, véhiculant de surcroît une théorie qui n'était pas totalement conforme à ses propres conceptions.

- De plus, Lucrèce ne s'intéresse pas dans ces vers aux circonstances anecdotiques dans lesquelles ont péri les différents personnages historiques. Il cherche en premier lieu à opposer à leur puissance et à leur grandeur la réalité inéluctable de leur décès. Même si les expressions utilisées permettent d'individualiser les différents décès, elles visent surtout à établir une forme d'harmonie entre le personnage et l'évocation de sa fin de manière à lutter contre la crainte la mort [40].
- Enfin, à la différence du philosophe Hégésias de Cyrène, dans son Ἀποκαρτερῶν [41], Lucrèce ne cherche ni à faire l'apologie du suicide ni *a fortiori* à recommander une méthode particulière. La mention du *modus moriendi* choisi par Démocrite n'aurait en rien servi son propos. Le suicide par *inedia*, qui entraîne une longue et pénible agonie [42], révèle certes une indéniable fermeté de caractère [43]. Mais il ne s'agit pas dans

36. Cf. *Lettre à Hérodote*, § 64.

37. Cf. *De rerum natura* III, 269-281.

38. Cf. P.-M. Morel, *Démocrite et la recherche des causes*, *op. cit.*, p. 146 : Aristote avait précisément critiqué chez Démocrite cette « conception purement mécanique et quantitative de la vie à partir de la respiration ». Cf. *De la respiration* IV, 472a. Sur les critiques d'Aristote à l'égard de la théorie démocritéenne de la respiration, voir aussi J. Salem, *op. cit.*, p. 202-205.

39. Cf. *De rerum natura*, III, 440-444.

40. Pour une analyse détaillée de ce passage, voir C. Segal, *Lucretius on Death and Anxiety*, Princeton, 1990, p. 174 sq. L'auteur souligne notamment l'opposition entre la mort violente du tyran Xerxès, à qui la lumière a été ravie (cf. *lumine adempto* : III, 1033), et la mort d'Ancus, qui quitta la lumière (cf. *lumina sis oculis ... reliquit* : III, 1025). De même, la mort de Scipion, qui rendit ses os à la terre (cf. *ossa dedit terrae* : III, 1035), est plus douce que celle de Xerxès. Il accomplit en outre un acte quasi volontaire, qui annonce celui de Démocrite. Enfin Homère connaît une mort beaucoup plus paisible que celle des généraux et hommes d'action, puisqu'il s'endort dans la mort (cf. *eadem aliis sopitu' quietest* : III, 1038).

41. Cicéron (*Tusc.* I, 84) et Diogène Laërce (*Vies*, II, 86) rapportent que ce philosophe, disciple d'Aristippe le jeune, fut à l'origine d'une vague de suicides. Le héros de son récit avait en effet décidé de se priver de nourriture pour mettre fin à ses jours (ἀποκαρτερεῖν). Aux amis qui le priaient de renoncer à son projet, il répondait en détaillant les maux de la vie.

42. Cf. Martial, *Épigrammes*, I, 78, 6.

43. Sur le suicide par *inedia*, qui était fréquent chez les vieillards, voir A. J. L. van Hooff, *From Autothanasia to suicide. Self-killing in Classical Antiquity*, London-New York, 1990, p. 33 sq. L'auteur montre que, contrairement à la thèse soutenue par Y. Grisé (*Le suicide dans la Rome antique*, Paris, 1982, p. 118), le suicide par inanition n'avait pas mauvaise réputation à Rome, mais constituait un signe de détermination et de persévérance. C'était une méthode distinguée à laquelle recouraient volontiers les sages grecs et les dignitaires romains désireux de mourir. Cf. les suicides de Zénon (*Ant. Palat.* VII, 118 et

notre passage de célébrer le courage des hommes illustres face à la souffrance. La preuve en est que les derniers moments d'Épicure ne sont pas davantage mentionnés. Lucrèce veut louer la sérénité de Démocrite mourant. C'est pourquoi, contrairement à ce qu'indiquent Ernout et Robin, le vers 1041 ne suggère aucun acte violent [44] ; l'image du vieil homme offrant sa tête à la mort est empreinte de majesté et souligne le caractère résolu de son geste.

Les enjeux philosophiques et poétiques d'une telle fin permettent donc en partie d'expliquer pourquoi la version de Lucrèce ne correspond à aucune de celles qui nous ont été transmises. Cependant, la question du suicide suscite encore quelques difficultés d'interprétation. C. Bailey [45] suggère d'associer cette apparente approbation du suicide au propre suicide de Lucrèce [46]. Cette hypothèse ne peut dépasser le stade de la pure conjecture, faute d'information sur la vie du poète. En revanche, le sens et la portée de l'exemple apparaîtront plus clairement si celui-ci est envisagé en fonction de la thématique générale du suicide dans la philosophie antique. J. M. Cooper, dans son étude *Greek Philosophers on Euthanasia and Suicide*, a montré que la conception stoïcienne du suicide s'était développée pour une part en opposition à celle de Platon [47]. Or la référence lucrétienne au suicide de Démocrite suggère le même type d'interprétation : il semble que le poète, en faisant de Démocrite un illustre exemple de *mors uoluntaria*, ait cherché à créer un contre-modèle qui pût à la fois rivaliser avec la figure fondatrice de Socrate et s'opposer implicitement à la théorie platonicienne du suicide, telle qu'elle est formulée dans le *Phédon* et surtout dans les *Lois*. Dans le *Phédon*, Socrate émet un jugement défavorable à propos du suicide : s'il admet sans plus de précisions que pour certains hommes la mort est préférable à la vie (62a), d'un point de vue général il considère qu'il est impie de mettre fin à ses jours (61c). Dans les *Lois*, Platon adopte par la bouche du vieillard athénien une position plus précise, en conformité avec les lois de la cité. Il indique notamment au livre IX (873c-d) que le suicide doit être puni sauf dans trois cas particuliers : quand l'agent a agi sur ordre de la justice, quand il a été contraint par un malheur sans issue, quand il s'est vu infliger par le sort une honte désespérée et insupportable. Par conséquent, le suicide de Démocrite,

Lucien, *Macrob.* 19) et de Cléanthe (D. L., VII, 176) ; ceux de M. Cocceius Nerva (Tac. *Ann.* 6, 26, 1), d'Asinius Gallus (Tac. *Ann.* 6, 23) et de Corellius Rufus (Pline le Jeune, I, 12, 1-11).

44. *Comm. ad loc.*, p. 170 sq.

45. *Comm. ad loc.*, p. 1166.

46. La thèse du suicide de Lucrèce fait son apparition dans la *Chronique* de saint Jérôme rédigée entre 325 et 378. Cette idée a connu beaucoup de défenseurs parmi les modernes (cf. Dr. Logre, *L'anxiété de Lucrèce*, Paris, 1946 ; L. Perelli, *Lucrezio, poeta dell'angoscia*, Florence, 1969). Cette thèse est également mise à profit par L. Canali, dans sa biographie imaginaire de Lucrèce, fondée en partie sur la notice de saint Jérôme et intitulée *Aux pleines Lunes tranquilles* (Milan, 1995, traduit en français par D. Colmar, Aubier, 1997). Pourtant, comme le fait remarquer J. Kany-Turpin (*op. cit.*, p. 7), il est étrange qu'elle n'ait pas trouvé d'écho auprès des auteurs chrétiens antérieurs à saint Jérôme, et notamment auprès de Lactance, qui cite de nombreux suicides de philosophes sans mentionner le nom de Lucrèce, alors qu'il connaît bien son œuvre.

47. Cf. J. M. Cooper, *Reason and Emotion*, Princeton, 1999, chap. 33, p. 515-541, et surtout p. 526 et 531-536.

exclusivement motivé par le refus de sa propre décrépitude intellectuelle, constituerait dans la perspective du législateur un acte de lâcheté et de couardise injustifiable. Dans ces conditions, en le louant pour être allé au devant de la mort, Lucrèce prend le contre-pied du modèle platonicien et soutient que le sage est en droit de sortir de la vie en cas de nécessité.

La question du suicide avait déjà été envisagée par Épicure [48], pour qui le fait de pouvoir mourir librement constituait plutôt un argument en faveur de la liberté humaine [49]. Aussi le philosophe permettait-il le suicide dans certains cas extrêmes, notamment en cas de douleur à la fois sans rémission et trop intense pour être compensée par le plaisir du souvenir [50]. Mais il insistait sur le fait que pour le sage aucune situation n'est vraiment extrême et que la vie demeure préférable à une mort volontaire [51]. De son côté, Lucrèce, sans préconiser explicitement le suicide, suggère que la mort constitue parfois un recours contre le mal. Ainsi s'étonne-t-il dans le prologue du livre III que certains hommes préfèrent à la mort une vie pleine de maux :

> *Extorres idem patria, longeque fugati*
> *conspectu ex hominum, foedati crimine turpi,*
> *omnibus aerumnis adfecti denique, uiuunt...* (III, 48-50)
> « Ces mêmes gens, chassés de leur patrie, proscrits
> loin de la vue des hommes, frappés d'ignominie,
> bref, accablés de tous les maux, vivent encore ! » [52]

Il est clair que ces vers, qui font suite à l'éloge d'Épicure, ne sont pas destinés à légitimer le suicide. Lucrèce veut ici souligner que la crainte de la mort n'épargne personne, pas même ceux (cf. *idem*) qui affirment que la maladie et la honte sont plus à craindre que la mort (cf. III, 41-42). Le poète rétorque à ces insensés que l'insensibilité de la mort constituerait une alternative nettement préférable à une vie misérable [53]. De même, la nature ne conseille pas sérieusement le suicide au mortel qui s'indigne de mourir alors qu'il n'a pas su jouir de sa vie passée (III, 940-943). L'allusion au suicide (cf. 943 : *uitae finem facis atque laboris*) est un argument *a fortiori* contre le refus de la mort [54] que l'on peut formuler ainsi : pourquoi te lamentes-tu de mourir quand, par ta faute, la vie t'est à ce point impor-

48. Cf. *Sentences Vaticanes*, 9 : Κακὸν ἀνάγκη, ἀλλ' οὐδεμία ἀνάγκη ζῆν μετὰ ἀνάγκης. « La nécessité est un mal, mais il n'y a aucune nécessité à vivre avec la nécessité » (trad. M. Conche, *Épicure, Lettres et Maximes*, Paris, 1987).

49. Cf. M. Conche, *op. cit.*, p. 249, note 1.

50. Cf. Cicéron, *De fin.* I, 49. Torquatus déclare *: ut si tolerabiles sint, feramus, si minus, aequo animo e uita, cum ea non placeat, tamquam e theatro exeamus*. Sur la conception épicurienne du suicide, voir W. Englert, *Stoics and Épicureans on the Nature of Suicide*, dans *Proceedings of the Boston Area Colloquium in Ancient Philosophy*, 10, 1994, p. 67-96 et, en particulier, p. 86 sq.

51. Cf. *Sentences Vaticanes*, 38 : Μικρὸς παντάπασιν ᾧ πολλαὶ αἰτίαι εὔλογοι εἰς ἐξαγωγὴν βίου. « Homme de rien du tout que celui aux yeux de qui nombreuses sont les bonnes raisons de quitter la vie » (trad. M. Conche) ; *Lettre à Ménécée*, 126-127 ; D. L. X, 119.

52. Traduction J. Kany-Turpin.

53. Voir aussi VI, 1208-1212.

54. Cf. P. M. Brown, *Lucretius, De rerum natura III*, with an Introduction, Text, Translation & Commentary, Warminster, 1997, *comm. ad loc.* p. 204.

tune qu'il vaudrait mieux y mettre fin par toi-même ? Il apparaît donc que Lucrèce se garde de préconiser explicitement le suicide dans quelque circonstance que ce soit. C'est pourquoi, en dépit de sa double fonction polémique et pédagogique, l'hommage rendu à Démocrite n'illustre pas de manière totalement adéquate les maximes épicuriennes. Il reste par conséquent à déterminer comment Lucrèce articule la mort d'Épicure et celle de son grand devancier.

Deux sages face à la mort

En premier lieu, il convient de noter que la figure de Démocrite se trouve particulièrement valorisée par la structure et le style du passage. L'emploi de l'accusatif parmi une suite de noms au nominatif contribue notamment à singulariser l'illustre philosophe. Il est vrai que certains commentateurs, et notamment Heinze [55], ont considéré que la construction des vers 1039 et 1040 était étrange et ont proposé de corriger *Democritum* en *Democritus*, pour en faire le sujet du verbe *optulit* (v. 1041) et non l'objet de *admonuit* (v. 1040). Cette correction permettait de maintenir l'uniformité du nominatif dans tous les noms des personnages mentionnés. Mais cette modification, outre le fait qu'elle n'est pas justifiée par la tradition manuscrite, est totalement superflue puisque les vers de Lucrèce sont tout à fait cohérents. En outre, la forme d'accusatif donne une originalité assez forte à la construction et permet de former des rimes internes embrassées, qui se trouvent systématiquement placées à la penthémimère [56] : *adde repertor**es**...*, *adde Heliconiad**um**...*, *denique Democrit**um**...*, *admonuit memor**es**...*

Le lexique adopté, qui renvoie clairement à la physiologie atomique, constitue en outre un hommage indirect au système démocritéen. Alors que la mort d'Homère est associée au sommeil et au repos [57], celle du philosophe est mouvement ultime, comme le montre le pléonasme *obuius optulit* (1041). De plus, l'expression *memores motus mentis*, mise en valeur par les allitérations, relève de la terminologie atomiste : l'adjectif *memor* est associé à *mens* chez Lucrèce [58] et les mouvements de la mémoire font partie des *sensiferi motus*. Pendant le sommeil, dont Lucrèce souligne à plusieurs reprises dans le livre III les analogies avec la mort (cf. v. 466, 921, 904 et 1038) [59], la mémoire est également alanguie ; ce repos momentané de la mémoire est évoqué au moyen du verbe *languere* [60], fort proche de

55. Cf. R. Heinze, *Édition commentée du livre III*, Leipzig, 1897.

56. Cf. G. B. Conte, art. cit., p. 125, note 2. L'auteur fait également remarquer que, curieusement, dans un passage de Marc-Aurèle, qui ressemble fortement à ce catalogue (*Pensées pour moi-même*, III, 3), tous les noms sont cités au nominatif, sauf celui de Démocrite, qui apparaît à la fin - à côté de Socrate - et à l'accusatif .

57. Pour l'analyse du vers III, 1038, cf. G. B. Conte, *art. cit.*, p. 126.

58. Cf. II, 582.

59. J. Salem (*Lucrèce et l'éthique*, Paris, 1990, p. 139) note que, physiquement parlant, le sommeil correspond pour les épicuriens à une petite mort, chaque jour compensée par la phase de récupération qui succède à l'endormissement. Le sommeil constitue un trépas provisoire et partiel.

60. Cf. IV, 765 : *...meminisse iacet languetque sopore*.

languescere employé au vers 1039. Enfin, la perte de mémoire constitue pour Lucrèce un des premiers signes de la mortalité de l'âme (III, 828). La terminologie est donc conforme à la physique atomiste et constitue en elle-même une reconnaissance de dette envers le système démocritéen.

Au total, l'évocation du suicide de Démocrite constitue un argument du plus grand poids contre la peur de la mort, puisque ce grand philosophe a lui-même mis fin à ses jours. L'expression *matura uetustas* suggère en effet non seulement un très grand âge, mais aussi un développement parvenu à son terme [61]. Or Lucrèce insiste fréquemment sur le caractère symétrique de la vie humaine : comme la jeunesse est croissance, la vieillesse est un dépérissement qui conduit à la mort. Il répète notamment dans le livre III que le vieillissement constitue une perte de substance qui touche à la fois l'âme et le corps (cf. vers 445 sq., 964-965) [62]. Démocrite était presque parvenu au terme de son âge. Par conséquent, ayant perdu les facultés qui étaient sa raison d'être, il n'a fait qu'accélérer légèrement le processus naturel. Lucrèce célèbre en lui le sage qui sut à la fois obéir aux lois de Nature et préserver sa liberté. Cela est pour le moins étonnant quand les épicuriens reprochaient précisément aux premiers atomistes de tout soumettre à la nécessité [63] !

C'est pourquoi cette analyse demande à être précisée, car l'incontestable portée morale de l'*exemplum* démocritéen ne s'accorde pas davantage avec le jugement nuancé des épicuriens à l'égard du suicide. Lucrèce semble certes approuver une décision qu'il a pris soin de justifier en soulignant le grand âge du philosophe et la perte de ses capacités intellectuelles. Un tel jugement est du reste conforme à la morale romaine, qui ne condamnait pas le suicide pour lui-même, mais en évaluait les motifs de manière individuelle [64]. Ainsi la volonté d'éviter la souffrance ou la déchéance physique, notamment chez les vieillards, était-elle une motiva-

61. Sur la chronologie de Démocrite, voir la notice de D. O' Brien, art. *Démocrite d'Abdère* D 70, dans *Dictionnaire des philosophes antiques*, publié sous la direction de R. Goulet, Paris, 1994, tome II, p. 649-715, en particulier p. 655-677. Les témoignages antiques ne concordent ni au sujet de la date ni au sujet de l'âge du décès : Diogène Laërce, citant le témoignage d'Hipparque, affirme que Démocrite abandonna la vie à l'âge de 109 ans (cf. D. L. IX, 43). Un Pseudo-Lucien rapporte qu'il s'éteignit à l'âge de 104 ans (cf. D.-K. 68 A 6). Le rédacteur de la *Chronique pascale* lui attribue une longévité de 100 ans (cf. D.-K. 68 A 4), tandis que Diodore de Sicile limite son existence à 90 ans (cf. D.-K. 68 A 5 [= XIV, 11, 5]). Après une minutieuse discussion qu'il serait trop long de rapporter ici, D. O' Brien retient la date de 470/469 pour la naissance de Démocrite. En ce qui concerne sa mort, il donne la préférence au témoignage de Diodore et propose l'âge de 90 ans. Démocrite serait donc mort en 380/379.

62. Voir aussi I, 225-228, 325 et II, 70.

63. Cf. D.- K. 68 A 69 [= *De la nature*, *PHerc*. 1056, col. 25].

64. Sur la pratique et la conception du suicide à Rome, voir Y. Grisé, *Le suicide dans la Rome antique*, Paris, 1982. L'auteur note dans l'introduction, p. 18 : « ... abstraction faite d'un tabou archaïque qui semble avoir été respecté par l'ensemble de la communauté romaine, mais qui n'appartient pas en propre à cette civilisation car on le trouve répandu chez de nombreux peuples anciens et en certaines tribus dites « primitives » encore de nos jours, le suicide n'a fait l'objet d'aucune condamnation pour lui-même, dans aucune classe de la société romaine, avant l'établissement du christianisme. En vertu d'un attachement considérable au principe de la liberté individuelle, Rome eut bien garde de juger l'acte lui-même ; mais elle jaugea l'intention de l'agent, voire parfois le mode choisi pour se donner la mort, et cela en fonction de considérations tout à fait empiriques ».

tion tout à fait admise [65]. Mais on sait qu'il en était de même dans l'éthique stoïcienne, favorable au suicide dans de nombreuses circonstances [66], et notamment en cas de décrépitude mentale causée par la vieillesse ou en cas de maladie incurable [67]. Diogène Laërce rapporte d'édifiantes anecdotes concernant les suicides de Zénon et de Cléanthe [68]. Il cite même une épigramme de son *Pammétros*, consacrée au suicide de Zénon qui se serait lui-même délivré des maux de la vieillesse en restant sans manger [69]. Aussi serait-il surprenant que Lucrèce ait loué sans réserve une action motivée par un précepte parfaitement conforme à l'éthique stoïcienne. On peut donc supposer que le geste volontaire de Démocrite, motivé par l'*impatientia*, recèle aux yeux de Lucrèce une forme d'attachement à l'intégrité du moi et n'est pas exempt d'une certaine *iactatio* [70]. Si le désir de s'illustrer et de faire parler de soi par une fin édifiante était reconnu comme légitime par la morale romaine, il risquait fort d'être suspect aux yeux d'un épicurien qui se défiait de la *falsa gloria* et blâmait ceux dont le goût dépend de la bouche d'autrui (cf. V, 1133).

Dans ces conditions, on peut se demander pourquoi les derniers moments d'Épicure, qui nous sont connus par ailleurs grâce à un extrait de la *Lettre à Idoménée* [71], sont évoqués au moyen du seul verbe *obire*, qui paraît presque terne en comparaison des termes utilisés pour Démocrite. Mais le caractère neutre de ce verbe ne doit pas nous abuser et l'interprétation de C. Segal est sur ce point très éclairante [72] : non seulement la mort d'Épicure s'oppose ainsi à celle de Xerxès, physiquement connotée (cf. *moribundo corpore* : III, 1033), mais elle contraste avec le suicide de Démocrite. Le verbe ***ob****ire*, tout en rappelant le mouvement ultime de Démocrite (cf. ***ob****uius* ***ob****tulit* : III, 1041), se distingue fortement de son « offrande » à la mort car la fin d'Épicure marque une profonde modestie, une suprême indifférence et une soumission parfaite à l'ordre naturel. De fait, Lucrèce ne met pas l'accent sur la mort de son maître, mais plutôt sur

65. *Ibid*., p. 68. Y. Grisé cite les exemples d'Atticus (Nep., *Att*., XXV, 21-22), de C. Caninius Rebilus (Tac. *Ann*., 13, 30, 4), de C. Albutius Silus (*Rhet*., VI).

66. Cf. Cicéron, *De finibus*, III 60-61 ; Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 14, 2 ; 70, 14 ; 104, 21 : *Cum Socrate cum Zenone uersare : alter te docebit mori si necesse erit, alter antequam necesse erit*. Cf. Épictète, *Entretiens*, I, 24,20 ; I, 25,18. Pour une analyse de la conception stoïcienne du suicide, voir W. Englert, *art. cit*, p. 69-86.

67. Cf. D. L. VII 130 : εὐλόγως τέ φασιν ἐξάξειν ἑαυτὸν τοῦ βίου τὸν σοφὸν, καὶ ὑπὲρ πατρίδος καὶ ὑπὲρ φίλων κἂν ἐν σκληροτέρᾳ γένηται ἀλγηδόνι ἢ πηρώσεσιν ἢ νόσοις ἀνιάτοις. « Ils disent que le sage s'ôtera lui-même la vie en un geste de raison, pour sa patrie et pour ses amis, et s'il est soumis à une douleur trop aiguë, à des infirmités ou à des maladies incurables » (traduction R. Goulet dans Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, traduction française sous la direction de M.-O. Goulet-Cazé, Paris, 1999) ; Elias, *Eisagoge* in *CAG* XVIII I, 14.15-15.22, cité dans *SVF* III, 768.

68. Cf. D. L. VII, 30-31 et 176.

69. Cf. *Anth. Pal*. VII, 118.

70. Sur ce point, voir Y. Grisé, *op. cit*., p. 259 sq.

71. Cf. D. L. X, 22 : στραγγουρία τε παρηκολουθήκει καὶ δυσεντερικὰ πάθη ὑπερβολὴν οὐκ ἀπολείποντα τοῦ ἐν ἑαυτοῖς μεγέθους · ἀντιπαρετάττετο δὲ πᾶσι τούτοις τὸ κατὰ ψυχὴν χαῖρον ἐπὶ τῇ τῶν γεγονότων ἡμῖν διαλογισμῶν μνήμῃ. « Les douleurs que provoquent la rétention d'urine et la dysenterie se sont succédé sans que s'atténue l'intensité extrême qui est la leur ; mais à tout cela la joie qu'éprouve mon âme a résisté, au souvenir de nos conversations passées » (traduction J.-F. Balaudé, dans Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, *op. cit*.).

72. Cf. *Lucretius on Death and Anxiety*, *op. cit*., p. 175.

son existence extraordinaire grâce à la métaphore *decurso lumine uitae* (III, 1042) [73]. Épicure occupe donc bien une place privilégiée dans la mesure où l'évocation de sa mort se présente non comme un exemple supplémentaire, mais comme le point culminant de l'édifice. Les deux philosophes sont à la fois rapprochés et distingués : ils offrent tous deux un exemple d'acceptation et de sérénité qui s'oppose à l'indignation des insensés et compense par avance l'horreur de la peste. Inversement, la gloire d'Épicure éclipse celle de Démocrite comme celle d'Homère. À cet égard, le fait que, dans son éloge d'Épicure (III, 1043-1044), Lucrèce imite une épigramme de Léonidas de Tarente [74] est significatif. Le poète hellénistique y chantait en effet la gloire d'Homère, qui est transmise à Épicure par le biais de cette citation. Lucrèce peut donc se permettre de rendre à Démocrite les honneurs qui lui sont dus. Il reconnaît implicitement la dette d'Épicure grâce à l'ordre adopté dans l'énumération. Mais il affirme explicitement la primauté de son maître non seulement en tant que fondateur de la *uera ratio*, mais en tant qu'exemple de sagesse.

À l'issue de cette étude, il apparaît que la référence au suicide de Démocrite est fortement déterminée. La faveur dont jouissait le philosophe d'Abdère auprès des contemporains de Lucrèce contribue sans doute à expliquer pour une part l'hommage qui lui est rendu dans le *De rerum natura*. De plus, le rôle attribué à Démocrite dans la polémique anti-épicurienne incitait Lucrèce non seulement à souligner l'originalité de la *uera ratio*, mais aussi à défendre Épicure contre l'accusation d'ingratitude. C'est pourquoi il lui fallait adopter une attitude nuancée et modérée. Son respect sincère mais mesuré pour Démocrite allait ainsi servir de faire-valoir à son admiration sans borne pour Épicure. C'est pourquoi le catalogue des morts illustres peut s'achever avec la figure sereine de Démocrite, qui se verra éclipsé par Épicure : la grandeur du vaincu permet d'exalter la gloire du vainqueur et Lucrèce met à profit le procédé de l'amplification indirecte [75].

La stratégie de Lucrèce se révèle donc fort élaborée car, en louant Démocrite pour être allé lui-même à la rencontre de la mort, il se dispense de rendre hommage à sa doctrine philosophique. On comprend pourquoi, sur les 3 références que comporte le *De rerum natura*, celle du catalogue historique constitue la seule qui soit ouvertement positive, même si demeure un soupçon d'ambiguïté lié à la question du suicide : dans un tel passage, moins sensible parce qu'il ne constitue pas un exposé de physique,

73. C. Bailey (*Comm. ad loc.*, tome II, p. 1169) note que l'expression est étrange et semble résulter de la fusion de *decurso spatio* et *exstincto lumine*.

74. Cf. *Anth. Pal.* IX, 24. L'épigramme est citée par C. Bailey, p. 1169.

75. Il s'agit du procédé analysé par P. H. Schrijvers, dans *Horror ac diuina uoluptas, Étude sur la poétique et la poésie de Lucrèce*, Amsterdam, 1970, p. 282 sq. L'auteur, analysant les vers consacrés aux morts célèbres (III, 1024-1052), montre que la grandeur de la mort dérive de la grandeur des hommes qu'elle a soumis. Lucrèce applique par conséquent le même procédé à différents niveaux du raisonnement et à des fins diverses. Ce procédé est défini par Quintilien, *Inst.* VIII, 4, 15 : *Haec amplificatio alibi posita est, alibi ualet : ut aliud crescat, aliud augetur, inde ad id, quod extolli uolumus, ratione ducitur.*

Lucrèce a éprouvé moins de scrupules à citer avec faveur le nom de Démocrite. Il est amusant de constater que, pour avoir choisi d'honorer en lui la figure du sage, le poète épicurien contribua pour une part à diffuser les légendes dont fut entourée la mémoire du philosophe atomiste. Mais le déplacement de l'éloge au plan moral lui permet de « sauver » la nouveauté de la philosophie épicurienne, d'autant qu'il parvient à faire servir l'exemple de Démocrite *ad maiorem Epicuri gloriam*. Cette habile mise en œuvre de l'éloge paradoxal n'est pas sans rappeler celle de Cicéron, qui, nonobstant ses critiques à l'égard de l'épicurisme, loue dans le *De finibus* la lettre adressée à Hermarque par Épicure mourant :

> *Nam ista commendatio puerorum, memoria et caritas amicitiae, summorum officiorum in extremo spiritu conseruatio indicat innatam esse homini probitatem gratuitam, non inuitatam uoluptatibus nec praemiorum mercedibus euocatam.* (II, 99)
>
> « Car cette recommandation en faveur de jeunes enfants, ce rappel affectueux d'une amitié, cet attachement, jusqu'au dernier souffle, aux obligations les plus hautes, tout cela indique assez qu'il y avait chez lui un fonds naturel de droiture désintéressée, qui ne devait rien ni à l'attrait des plaisirs ni à l'appât des bénéfices matériels » [76].

Cicéron insiste ici sur les qualités d'Épicure afin de montrer que son attitude est en contradiction avec les principes de sa doctrine (cf. II, 96-100). Comme l'a souligné C. Lévy, l'éloge de l'homme sert d'argument contre une philosophie dont les principes sont inacceptables aux yeux de Cicéron [77]. De même, Lucrèce rend hommage à la sagesse d'un philosophe dont il critique volontiers les doctrines. L'enjeu polémique qui apparaît chez Cicéron n'est pas absent du *De rerum natura* : évoquer la mort volontaire d'un philosophe qui n'a pas su justifier la liberté humaine est de fine politique. Pourtant, au-delà des aspects purement philosophiques, les vers de Lucrèce révèlent une profonde sympathie pour le grand atomiste, qui annonce par la beauté de son ultime offrande la geste lumineuse d'Épicure.

---

76. Traduction J. Martha, Paris, 1990.

77. Sur la manière dont Cicéron souligne le contraste entre les qualités humaines des épicuriens et leur appartenance à l'épicurisme, voir C. Lévy, *Cicéron et l'épicurisme : la problématique de l'éloge paradoxal*, dans C. Auvray-Assayas et D. Delattre (éd.), *Cicéron et Philodème. La polémique en philosophie*, Paris, 2001, p. 61-75 et en particulier p. 65 sq.